



Les mémoires de Grand'Loup.

(Ou la vie d'un pauvre "cornichon")

J'ai eu la faiblesse de promettre à mes petits - enfants d'écrire mes mémoires. Contrairement à ce qu'affirme la chanson de ma jeunesse, je tiens presque toujours mes promesses. Pas celle des autres.

Je vais donc essayer de me lancer dans une vaste entreprise, vous faire part de ce que j'ai vu, entendu, vécu, de Mai 40 à Mai 1961... Dans une époque où les documents historiques concernant cette période sont souvent incomplets, rarement objectifs, les pages qui suivent auront valeur de témoignage.

J'espère avoir le temps et le courage d'aller jusqu'au terme de ce travail de mémoire.

Le titre choisi peut surprendre. C'est Caroline, ma première petite fille, qui m'a donné le nom de " Grand - Loup", en lieu et place de Grand Père. Aujourd'hui, tous ceux qui me connaissent bien m'appellent ainsi et cela me convient parfaitement.

Quant au mot cornichon, il appelle une explication : Les classes de préparation à Saint - Cyr s'appellent des corniches et les élèves, tout naturellement, reçoivent le nom de cornichons.

N'étant pas très futé, (à l'issue de la lecture des pages qui suivent vous en serez convaincus), c'est donc à deux titres que je me range dans le club des "pauvres cornichons".

Dans l'espoir de voir un de mes petits-fils embrasser la carrière des armes j'ai, parfois, fait suivre certains événements de commentaires tactiques qui pourront "raser" les malheureux "pékings", (civils indécorables), qui auront eu l'imprudence de se lancer dans la lecture de mes folies de jeunesse... J'espère qu'ils me pardonneront cette déformation de vieux "sabreur".

Avant de laisser courir une plume rétive, deux remarques préliminaires :

D'abord, contrairement à ce que disent les malveillants, le nombre de sots sous l'uniforme, statistiquement parlant, n'est pas plus élevé que dans les autres sociétés. !.

Ensuite, dans la mesure où l'on privilégie l'amitié, c'est dans le tumulte des grandes difficultés qu'elle se forge. Jamais dans l'ombre de préoccupations boutiquières.

Finalement, comme vous le remarquerez au fil des pages qui suivent, le petit paysan lorrain complexé de 1940 a bénéficié de l'ascenseur social offert par la vieille armée. Aussi, je peux le dire sans mentir, le métier des armes convenait parfaitement à mon épanouissement.

Les mémoires de Grand'Loup.

Deux années bien occupées

(17 ans en Mai 1940.)

Elève de seconde à Poincaré :

Né le 29 Avril 1923, je venais de fêter mes 17 printemps quand l'offensive allemande des Ardennes a fait éclater mes certitudes et l'environnement qui les justifiait.

Elève de seconde au lycée Henri Poincaré de Nancy, gaillard turbulent et studieux à la fois, je n'ai pas moissonné les premiers prix de math ou de physique de ma classe, loin s'en faut. Par contre, le prix de gymnastique ne m'a jamais échappé.

Cette classe de cinquième V^B ouverte en toute hâte en octobre 1936 visait à redonner une chance aux garçons des départements de l'Est, départements qui avaient inventé un certificat d'études primaires dit supérieur, certificat parfaitement inutile puisqu'il conduisait à une voie sans issue. Cette classe dite V^B rassemblait une trentaine d'élèves de tous horizons et m'a fait découvrir la communauté juive lorraine représentée par 6 garçons, dont mon vieil ami Eugène Bas, le fils du Rabbin de Nancy. Dans les années 1930, au lycée, la première heure du premier jour était consacrée à l'échange d'informations. A l'appel de son nom, chacun se levait et se présentait en indiquant ses dates et lieu de naissance, l'adresse de ses parents et la profession du père.

Eugène Bas avait provoqué la stupéfaction d'un certain nombre de demeures auxquels j'avais l'honneur d'appartenir quand il avait annoncé *'Père ministre officiant du culte israélite pour la ville de Nancy.'*

Je m'étais alors penché vers mon voisin, Pierre Epin, mille fois plus futé que moi, pour savoir ce qu'était un ministre officiant.

Pierre, condescendant, m'avait alors informé qu'il s'agissait du Rabbin, information ponctuée d'un *Eh, ballot !* si mortifiant que je n'avais pas osé demander quel était, exactement, le rôle du Rabbin.

A l'époque, pour les adolescents, l'antisémitisme n'existait pas et les 6 israélites furent totalement et très naturellement intégrés dans notre groupe.

Mes parents habitaient Jeandelincourt, village planté sur la bordure nord du grand Couronné, entre Nancy et Metz, à la limite de la Lorraine annexée par le Reich en 1871. Comme la grande majorité des Alsaciens-Lorrains, ma famille manifestait des sentiments d'un patriotisme exigeant, voire chatouilleux. Tous mes cousins mobilisables servaient dans la ligne Maginot dont ils étaient très fiers. A leurs yeux, cette ligne de forteresses était inviolable. Plus tard, je n'ai jamais osé leur rappeler le vieil adage militaire : "Dans le béton les plus cons".

En ce temps là, les cœurs étaient peints en "bleu, blanc, rouge" dès la naissance. Par conséquent, aux yeux de tous les miens, douter de la ligne Maginot et de la victoire de nos forces armées relevait d'un défaitisme honteux, presque de la trahison.

Les mémoires de Grand'Loup.



Rien d'étonnant donc si en Août 1939, l'annonce du pacte germano-soviétique avait définitivement placé l'URSS au ban des pays fréquentables et le parti communiste français aux limites de la communauté nationale.

Pendant les 6 premiers mois du drôle de guerre, il ne se passa rien. Jeandelincourt fut utilisé comme base arrière des régiments d'intervalle de la ligne Maginot. Les soldats apprenaient à creuser des tranchées étroites susceptibles de les protéger au passage des chars. Leurs travaux, parfaitement inutiles, nous passionnaient.

Le 10 Mai 1940, quand la Meuse fut franchie par les blindés de Guderian, ce fut la consternation. On voulait se rassurer, grâce aux communiqués officiels et successifs qui annonçaient le "colmatage de la brèche". Le désastre de Dunkerque provoqua le KO debout.

Pourtant, une grande lueur d'espoir interrompit cette avalanche d'événements apocalyptiques : l'annonce du limogeage du Généralissime Gamelin et son remplacement par le Général Weygand. Selon nos pères, le premier n'avait pas de colonne vertébrale mais le second, ancien chef d'état-major de Foch, avait un caractère forgé dans l'acier. Il pouvait renouveler le miracle de la Marne. Hélas, hélas, hélas, le miracle n'eut pas lieu et, le 14 Juin 1940, tout bascula pour nous dans une ambiance surréaliste. En effet, si les nouvelles diffusées à la radio annonçaient la débâcle, chez nous en Lorraine, il ne se passait rien, rigoureusement rien ! Sauf dans le domaine aérien.

A Jeandelincourt, mis en vacances dès le 1^{er} Juin, grand-loup s'était transformé en observateur du ciel. J'avais "piqué" les jumelles de mon père et, couché sur le toit de notre maison, j'examinais tout ce qui passait au dessus de moi. A partir du mois de juin, à mon grand désespoir, tous les avions qui survolaient mon village portaient la fameuse croix noire de la "luftwaffe". Les cocardes tricolores avaient définitivement disparu.

Les mémoires de Grand'Loup.

Et ce fut la "débâcle "

Mollement attaquée, la ligne Maginot tenait sans difficulté son rôle protecteur du pays lorrain. Aussi, tandis que les Allemands marchaient sur Paris, Nancy vivait dans un calme trompeur. Brutalement, nous apprîmes, par la voie des ondes, la mobilisation des français de 17 à 50 ans. A ce titre, nous avons embarqué dans la vieille Ford de Monsieur Poinignon, l'adjoint au Maire de Jeandelaincourt, en compagnie de Lucien Maire, un ancien de 14-18, de trois de mes camarades. Les adieux furent brefs.

Nous sommes arrivés sans grande difficulté à Dijon où nous devons nous présenter à l'autorité militaire. Celle-ci nous invita à continuer vers Lyon car les allemands déboulaient déjà dans la capitale bourguignonne par la route de Paris. A la surprise générale et, je crois, pour la première fois de notre histoire, les hordes germaniques déferlaient sur nos vieilles provinces en arrivant par l'Ouest. Déjà, les troupes d'Hitler s'affranchissaient, sans vergogne, des règles de la guerre, des traditions et de la bienséance. On ne peut, évidemment, écarter une erreur de lecture de la carte.

A Lyon, nous avons écoutâmes, effondrés, le discours du vieux Maréchal Pétain qui annonçait sa demande d'armistice "dans l'honneur ". Autour de nous, la foule manifestait sa joie. Quelques hommes pourtant, pleuraient à chaudes larmes. En ce qui nous concerne, nous étions abasourdis. Pourquoi demander l'armistice ? Les lorrains, c'est bien connu, ne sont pas très futés et l'ampleur de la catastrophe nous échappait totalement.

Aussi, est-ce pour en découdre que nous nous sommes présentés à la caserne la plus proche. Nos aînés, nés tous deux en 1920, furent retenus. Les deux vieux de 14-18 et les deux " jeunôts " furent invités à aller se faire pendre ailleurs, ce que nous fîmes sans perdre un instant. Sans raison valable, nous avons suivi les colonnes de réfugiés jusque dans le Massif central et nous nous sommes arrêtés, en panne sèche, dans une ferme proche de St Nectaire. Là, nous avons survécu en participant à la fenaison des paysans voisins..:

Nous faisons donc les foins pour payer les repas et, pour le plaisir, faisons une cour ultra-discrète à deux jolies belges de notre âge installées dans la grange voisine. Notre cour d'amour consistait à leur dire: " bonjour, bonne journée " Notre audace ne franchissait pas cette limite.

Les foins finis, les deux jeunes ont abandonné la voiture, les deux vieux et ils sont revenus, à pied, jusqu'à Lyon. Nous avons été très cordialement accueillis par la famille Baud, des agriculteurs de Tassin la Demi-Lune, village situé à 8km au nord de Lyon. Nous y avons passé deux bons mois, couchant dans le foin de la grange et payant notre écot par une participation aux travaux de la ferme. Grâce à la présence de Nadine et Noël Baud qui avaient, à peu de chose près, notre âge, je garde de ce séjour un souvenir plein de franches rigolades et de totale insouciance.

L'organisation du pays s'étant, progressivement, remise en route, nous avons pu échanger quelques lettres avec Jeandelaincourt et, fin Septembre nous avons reçu un "ausweis" nous autorisant à reprendre le chemin de la Lorraine

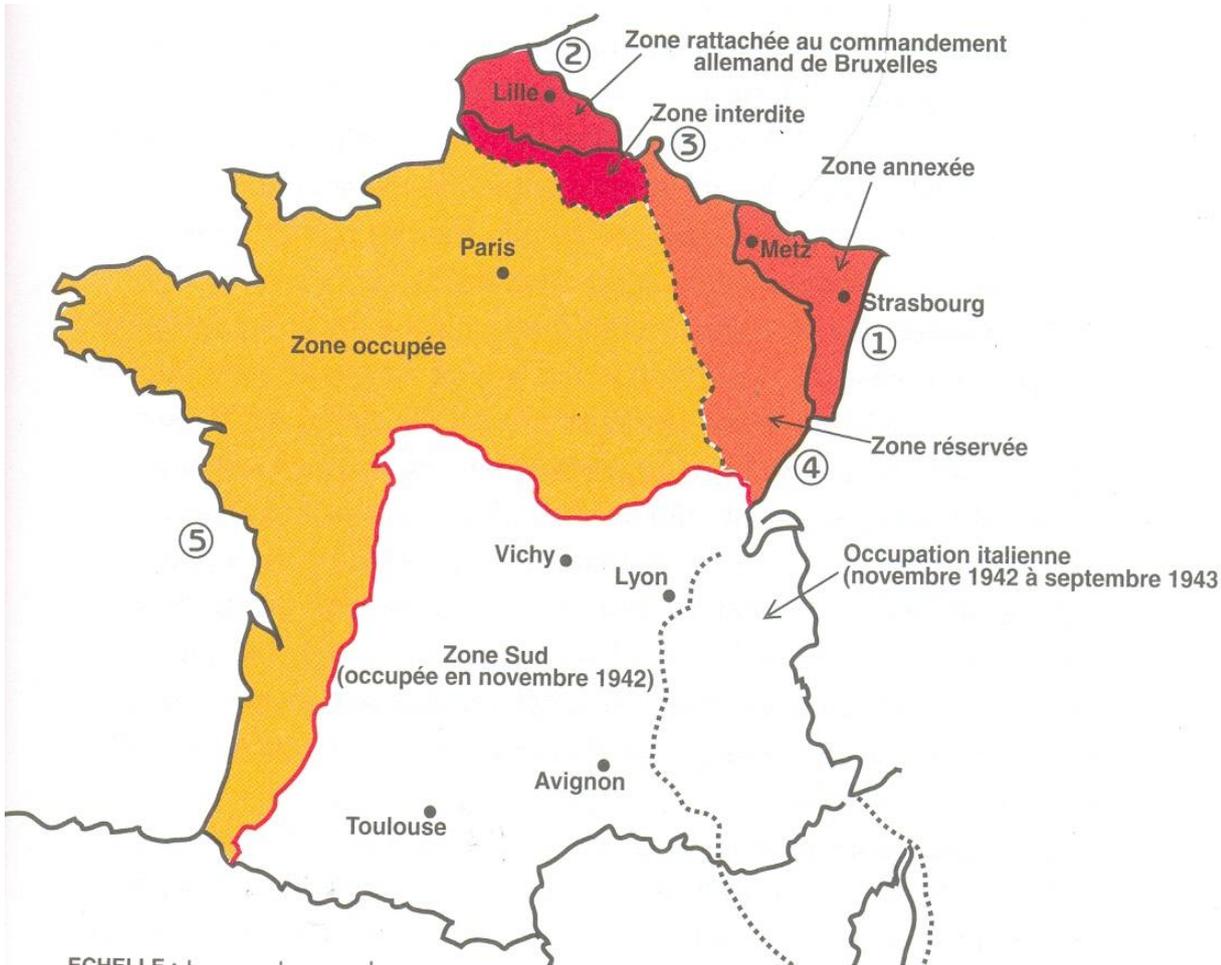
. Nous avons franchi la fameuse ligne de démarcation du côté de Chalon sur Saône et la légèreté de la jeunesse s'est évaporée d'un seul coup. Les Teutons bottés, armés, casqués, examinaient avec une lenteur calculée les papiers des candidats au rapatriement qui formaient une longue queue à l'entrée de la Kommandantur.

Pour nous, qui avons eu le triste privilège de voir les vestiges lamentables de l'armée française en pleine débâcle, cette "Wehrmacht" impeccable, disciplinée," sûre d'elle-

Les mémoires de Grand'Loup.

même comme de l'Univers, fut une humiliation supplémentaire. En présentant nos papiers à un Feldwebel hautain et cassant, nous avons immédiatement compris combien serait contraignante la vie en zone occupée. La réalité allait être pire !

Octobre 1940-Juin 1941 : Le coma profond.



De retour dans notre vieille Marche de l'Est, nous avons eu du mal à reconnaître notre pays. Le département de la Moselle, déjà annexé par Bismark en 1871, était redevenu terre allemande. La limite administrative entre Moselle et Meurthe-et-Moselle s'était transformée en frontière solidement cadennassée. Afin d'établir une cloison étanche entre la France occupée et les terres du III^{ème} Reich, les villageois mosellans des agglomérations frontalières furent chassés et expédiés vers la zone libre pour être remplacés par des teutons bon teint. Des Poméraniens, disait-on. C'est ainsi que nous avons assisté au départ de nos voisins du village d'Ajoncourt, à quelque quatre kilomètres de Jeandelincourt. Dorénavant, les baignades dans la Seille étaient "Streng verboten". En ces temps difficiles, je l'avoue bien humblement, nous nous sommes bien gardés de tirer les moustaches des gardes – frontières de l'oncle Adolf ...

Enfin, notre département, à l'instar des Vosges et de la Meuse, fut décrété zone interdite réservée. Il fallait un "ausweis" délivré par la Kommandantur pour se rendre à Paris. Isolée de ses voisins mosellans comme des français de la zone occupée, la population lorraine se mit en hibernation en attendant des jours meilleurs.

Les mémoires de Grand'Loup.

En octobre 1940, Pouvions-nous imaginer situation plus désespérée ?

- L'Angleterre semblait condamnée à un baroud d'honneur malgré son héroïque bataille aérienne. On s'attendait soit à sa reddition, soit à un débarquement des allemands sur les côtes d'Albion.

- Côté USA, rien ne permettait de penser que les Américains sortiraient un jour de leur "splendide isolement".

- Quant aux Soviétiques ils avaient pactisé avec le diable et il ne fallait rien attendre des vents venus de l'Est.

L'Europe tout entière était sous la botte allemande.

Dans la vie quotidienne, nous étions totalement et directement soumis à la domination teutonne. Aussi, n'avions-nous aucun contact avec le gouvernement de Vichy. Finalement, les choses étaient plus claires.

Curieusement, à l'époque, le terme nazi n'était pas utilisé. Au mot Allemands, nous avons substitué : chleuhs, boches, frisés, doryphores, fritz, fridolins, cousins germains etc... Nous n'avions plus une seule goutte de pétrole mais nous ne manquions pas d'imagination. Notre vocabulaire s'est largement enrichi.

L'Est républicain, le quotidien des vieux lorrains, publiait ce que lui ordonnait la "propaganda comp". Mon père cessa de l'acheter. Les cinémas projetaient des actualités fournies par des sbires de Goebbels, nous ne les avons guère fréquentés. Dans les rues de Nancy, nous nous sommes habitués à voir passer, toujours impeccables, les bataillons de la "wehrmacht". Leurs airs martiaux, chantés à plusieurs voix, finirent par nous devenir familiers. Nous affectons une totale indifférence, mais nous étions tout de même impressionnés par cette troupe qui avait, il faut bien le dire, une sacrée allure. Cette feinte indifférence fondait totalement au passage des "souris grises", les walkyries d'Adolf Hitler. (L'armée française de 1940 ne comportait pas d'auxiliaires féminines). Sportives d'allure, vêtues d'un uniforme gris très seyant, nous avions pour elles des regards sournois et incontestablement concupiscent.

En fait, donc, Nancy vivait à l'heure allemande dans un environnement complètement "wehrmachtisé", soumis à leurs lois et à leurs caprices. Pour oublier cette étroite sujétion, adultes et adolescents se réfugièrent dans le travail, en repli sur la cellule familiale.

Très vite, les réquisitions opérées par les allemands produisirent une raréfaction des produits alimentaires. Aussi, la recherche du ravitaillement mobilisa-t-elle du temps et de l'énergie. Cette préoccupation nouvelle n'était pas de nature à favoriser l'élévation de l'âme, mais elle développa les biscoteaux. Les citadins apprirent à pédaler pour acheter chez les paysans les légumes et les produits laitiers qui manquaient. A la campagne, les mairies distribuèrent des parcelles de terrain appartenant à la commune. C'est ainsi que j'ai été invité par mes parents à labourer et planter en pommes de terre une parcelle de 1000m² sur lesquels j'ai transpiré sang et eau. Avec ma production, ma grand-mère nourrissait avec amour un cochon renouvelé chaque année et qu'elle baptisa "Adolf", bien évidemment ; pour la plus grande joie des voisins... Vous imaginez les blagues quotidiennes et solidement paysannes qui s'échangeaient sur le dos du malheureux "Adolf."

Dans ce climat glauque de repli sur soi-même, le problème des prisonniers permit de sortir un peu d'un égoïsme généralisé. Pour votre information, la wehrmacht n'avait pas fait dans la dentelle : plus d'un million de nos soldats croupissaient derrière les barbelés des "stalag" et des "offlag" répartis sur tout le territoire du 3ème Reich. Chaque famille française avait son prisonnier. Chaque famille se faisait un devoir de lui confectionner des colis et d'entretenir une correspondance régulière. L'échange des nouvelles venues des "stalag" a créé, en quelque sorte, un lubrifiant social.

Les mémoires de Grand'Loup.

Même au lycée Henri Poincaré, nous n'étions pas à l'abri de l'omniprésence de l'occupant. La moitié de l'établissement avait été réquisitionné par la "Wehrmacht". Seule une palissade de planches nous séparait des militaires "vert de gris".

Depuis la mobilisation, les femmes professeurs avaient remplacé les hommes en âge de porter les armes. Nous n'avons pas eu à nous en plaindre, tant étaient évidentes leur compétence et leur conscience professionnelle. Bien entendu, nous fûmes rapidement amoureux des plus mignonnes, notamment de la prof de physique surnommée Blanche-neige et, aussi, de Miss Bart dont les fort jolies jambes nous faisaient fantasmer. Femmes de caractère, leur prise en main fut des plus énergiques et nous n'avons pas rêvé longtemps, je vous prie de le croire !

De 1940 à Juin 41, par une sorte d'entente tacite, les échanges extra-scolaires avec les professeurs furent très limités. Nous parlions travail, jamais de l'occupant et encore moins de Vichy qui se situait sur une autre planète. Aussi, ignorant ce qui se passait en zone dite libre, nous ne nous sentions pas concernés par le nouvel état français mis en place sous l'autorité du Maréchal Pétain. Trop jeunes pour apprécier les subtilités de la politique, le côté paradoxal d'une chambre des députés de gauche confiant le pouvoir absolu à un vieillard de droite nous était passé au-dessus des oreilles ...

Telle fut la chape de plomb imposée aux jeunes Lorrains en cette époque exceptionnellement désespérante de l'automne 1940.

Dans ma famille, heureusement, une certaine possibilité d'insoumission de l'esprit s'est rapidement établie. Premier point, fort important, aucune troupe allemande ne s'installa dans notre village jusqu'en 1944. Cela nous a aidés à respirer. Deuxième point, tout aussi important, nous avons été pris en mains par ma grand-mère, Marie Lamblin, une femme de grand caractère. Elève des premières écoles normales d'instituteurs créées par Jules Ferry, vers 1885, elle était donc l'un des "hussards de la République" dont parlent volontiers nos historiens (appellation donnée, à l'époque, aux premiers instituteurs laïques).

Personnage droit sorti des livres d'Erkman et Chatrian, cette grand-mère de choc manifestait, avec une certaine ostentation, un patriotisme d'airain. A mon retour, en Septembre 40, j'avais déjà trouvé le poste radio réglé sur Londres. Il le resta jusqu'à la fin de la guerre. Bientôt les murs de la cuisine se couvrirent de cartes sur lesquelles ma grand-mère déplaçait les épingles à tête de couleur, comme dans les grands états-majors. Dans les premiers mois, elle n'avait pas grand-chose à se mettre sous la dent.



Ma Grand Mère, Marie Lamblin

Heureusement, à partir de Décembre 1940, les revers subis en Lybie par les troupes de Mussolini vinrent nourrir son enthousiasme communicatif.

Dans une magnifique illusion, elle avait décidé l'existence d'un accord secret entre Pétain et De Gaulle, solution propre à ménager toutes les susceptibilités.

Hélas, au printemps 1941, il apparut, qu'à l'évidence, cet accord n'existait pas. C'est donc dans une ambiance peu euphorique que j'ai préparé mon bac (première partie).

J'ai le sentiment de n'avoir pas su trouver les mots susceptibles de vous faire partager l'impression d'isolement et d'abandon que nous ressentîmes alors durant cette période. Pourtant, je vous l'affirme avec force, la vieille Lorraine vivait alors dans un coma profond. L'espoir reviendrait-il un jour ?

Les mémoires de Grand'Loup.

22 Juin 1941, le réveil.

L'aventure mussolinienne en Grèce et ses piteux revers avaient encore alimenté l'optimisme de ma grand-mère.

En revanche personne, autour de moi, n'avait apprécié la conquête des Balkans et de la Grèce comme les mouvements préparatoires à "Barbarossa" (nom de l'attaque allemande en Russie). Aussi, le déclenchement des opérations contre l'URSS, le 22 Juin 1941, provoqua-t-il, à la fois, la stupeur et la montée d'un immense espoir. Stupeur, car le pacte germano-soviétique de 1939, fortifié par le partage de la Pologne entre les deux super-géants européens, paraissait coulé dans le bronze.

Espoir, car l'ours soviétique pesait d'un autre poids que la France et l'Angleterre.

Les murs de notre cuisine changèrent de décor. Les cartes d'Égypte et de Lybie passèrent aux oubliettes. Une magnifique carte de la Russie d'Europe fut épinglée sur le mur principal. Hélas, les épingles de couleur se déplaçaient trop vite vers la droite. Pourtant, la grand-mère Lamblin conservait un moral d'acier. Alors que je la soupçonnais d'avoir gardé une tendresse secrète pour le "petit caporal" (Napoléon 1^{er}), elle maintint qu'Adolf, (elle ne l'appelait jamais autrement), connaîtrait sous peu le même destin... En pire, naturellement !

D'une manière générale, l'entrée du géant soviétique dans le conflit européen suscita dans la population lorraine un mouvement d'espoir nouveau, à peine tempéré par les bulletins de victoire de l'Allemagne hitlérienne. Il faut souligner l'action continue de la "propaganda comp" du sieur Goebbels. Aux actualités cinématographiques, le public avait droit aux grandes orgues : fracas des chenilles, panzers fonçant bride abattue sur les pistes défoncées, hurlement des Stukas piquant sur l'ennemi, pilonnage des bombardiers à croix gammée, bref un vrai spectacle wagnérien. Mais trop c'est trop ! Cette action psychologique teutonne convenait probablement au public d'outre-Rhin. Chez nous, elle n'eut pas grand succès. Ce matraquage n'empêcha pas le bon peuple lorrain d'accorder toute sa sympathie à Staline. Par un coup de baguette magique, l'oncle Joseph passa du personnage de monstre sanguinaire à celui de champion des peuples démocratiques. Ainsi va la vie

Dans le petit monde de ma première V^B, l'événement fut commenté dans une grande exaltation, légèrement modérée par l'imminence du bac -1ère partie.

L'écho des batailles de Briansk, Smolensk et autres lieux découverts à marée basse, ne pouvait pas lutter longtemps contre la réalité des sujets de français franchement "dégueu" qui nous avaient été proposés, les difficultés de l'épreuve des maths, etc...

Après le bac, les vacances à Jeandelincourt. Les travaux des champs dans le cadre du retour à la terre (les lycéens et étudiants devaient, en principe, participer aux activités paysannes d'été), l'inconscience de la jeunesse, tout concourait à nous faire oublier la gravité de la guerre... Dans une certaine mesure, j'oserais dire que, pour survivre, il faut savoir oublier.

Pourtant, à la fin des vacances, en rentrant dans cette classe de math élémentaire qui allait couronner mes études secondaires, j'ai perçu un grand changement, un véritable réveil. La période du coma profond était bel et bien terminée !

1942, L'espoir

En effet, à l'automne 1941, mon environnement subit de profondes modifications. Le groupe très particulier et très soudé de la classe de cinquième V^B, ouverte en 1936, vola en éclats. Selon les choix, Math ou Philo, et selon les hasards administratifs, nous fûmes affectés dans quatre classes différentes : Math1, Math2, Philo1 et Philo2. Dans ma classe de

Les mémoires de Grand'Loup.

Math2, vinrent s'ajouter des garçons des écoles religieuses de Nancy et des environs. La cohésion de la nouvelle classe prit du temps pour s'établir.

J'eus la chance de garder un noyau d'amis et de retrouver des vieux professeurs que je connaissais depuis la cinquième. Monsieur Médard, professeur d'anglais, et Monsieur Jolibois, dit Totor, professeur de sciences naturelles.

Ces deux personnages marquèrent incontestablement nos esprits par leur patriotisme ardent et ouvertement affirmé. Quel changement par rapport à l'année précédente ! Le premier devint chef d'un réseau de sabotage des voies ferrées de Luxeuil sous le nom de code "d'Alouette". Le second terminait toujours ses cours en commentant, à sa façon, les informations diffusées par la B.B.C. Ce patriotisme ostentatoire lui valut d'être



arrêté, à deux reprises, par la Gestapo. Toujours habillé d'une redingote noire, démarche de Grizzli, un lorgnon vissé sur le nez, Totor était un personnage venu tout droit des romans d'Alphonse Daudet. Un cousin du " Petit Chose ", en quelque sorte. Nous l'adorions, ce vieux lorrain au grand cœur. Pourtant, les élèves de math-élem. suivaient ses cours avec une certaine désinvolture car, à l'époque, il n'y avait pas d'épreuve de Sciences naturelles à l'écrit du bac scientifique.

Un certain jour, je révisais la composition de Physique avec le livre grand ouvert sur les genoux quand, ô panique à bord, Totor arrivé à pas de loup derrière moi s'est penché tout près de mon oreille. La bouche ouverte de saisissement, je m'attendais au pire : " Heissat, les anglais ont bombardé Berlin. Les boches ont eu 2000 tués ". Et sans autre forme de procès, il est remonté sur son estrade, à mon grand et lâche soulagement.

J'ai eu la chance, récemment, de retrouver la photographie de notre classe de Math II.

Cette image de Juin 1942 est intéressante à plus d'un titre

D'abord, il faut noter le nombre élevé des élèves (37), ce qui ne nous a pas empêchés de faire d'excellentes études, comme vous le savez. Et pourtant, 12 seulement sur 37 furent admissibles Et 8 reçus définitivement !!! Aujourd'hui, une grève serait immédiatement déclenchée.

Les mémoires de Grand'Loup.

Par ailleurs, la remarque la plus importante concerne mes trois camarades juifs. Vous constatez qu'en Juin 1942, aucun ne porte l'étoile jaune imposée par OBERG, chef militaire allemand de la France occupée. A la rentrée d'octobre, tous l'affichaient.

Ceci me conduit à préciser qu'en Meurthe et Moselle nous n'avons pas ressenti les effets pervers de la politique antisémite de Vichy. Un exemple particulièrement saisissant : C'est seulement en 1945 que j'ai eu connaissance de la grande rafle de Drancy. Nos camarades juifs de la classe ne pouvaient ignorer ces événements et, moins encore, les dangers courus par leur communauté. Pourtant je dois en témoigner, ils se sont montrés d'une totale discrétion et jamais ils n'ont fait part des craintes qu'ils vivaient quotidiennement. Eugène Bas, premier à droite du premier rang, fut déporté en 1943 et il est mort dans l'un des camps de la " solution finale ". Lange, coiffé du calot de taupin au centre du deuxième rang, s'est noyé en tentant de passer en Espagne. Le troisième, le petit Bloch, a réussi à se cacher et je l'ai retrouvé à Nancy après la guerre.

Vous pouvez voir, à droite de votre grand-père, Rogers Hanss qui fera une carrière exemplaire à la Légion Etrangère et qui ne fut récompensé, ni de ses vertus ni de ses exploits guerriers, en raison de ses sympathies Algérie française. Enfin, à gauche de Maurice Baier, dont vous connaissez la conduite héroïque à la deuxième D.B, mon vieil ami Willemetz, le plus brillant et le plus complet de l'équipe. Curieusement, les hasards de la vie l'ont toujours éloigné de mon chemin. Il a terminé sa carrière avec le grade de général dans l'arme blindée et je ne l'ai jamais revu depuis 1945.

Au cours de mon année de Math Elem, le rythme de la guerre s'était singulièrement accéléré. Dans le même temps, de nouveaux théâtres d'opérations s'étaient ouverts, notamment aux antipodes de l'Europe :

En Décembre 1941, l'attaque surprise de Pearl-Harbour fit l'effet d'une bombe. Loin de mesurer les conséquences désastreuses de cet événement sur le potentiel de guerre américain, nous ne retînmes qu'une chose : l'Amérique faisait enfin entrée dans l'arène. Elle ferait donc rapidement basculer l'équilibre des forces en présence. Parfaitement ignorants dans le domaine géo-stratégique, nuls en matière d'organisation des armées, notre jugement tenait de l'acte de foi. Mon père, fort de son expérience de 1914-1918, tentait de modérer mon enthousiasme. Il m'agaçait.



Mon Père, Paul Heissat

En 17, disait-il, les américains n'avaient pas d'armée. Nous avons dû les instruire complètement pendant presque une année avant de pouvoir les engager utilement.

Aujourd'hui, ayant fait quelques progrès dans le métier des armes, je mesure mieux la sagesse de son jugement. Je mesure mieux, également, la performance extraordinaire des américains qui, partis de zéro (200 000 soldats de métier) en 1941 ont réussi à créer et à former une armée de plusieurs millions de combattants en moins d'une année.

Au cours de cette même année 1942, nous aurions dû être terrifiés par l'expansion quasi météorique des japonais en direction de l'Inde et de l'Australie. Il n'en fut rien. Bof, ces choses se déroulaient trop loin de nous et les japs finiraient bien par se fatiguer.

Les mémoires de Grand'Loup.

De même, l'offensive de l'été 42 des allemands en direction de la Crimée, puis du Caucase et du Don aurait dû nous briser le moral. Le même acte de foi nous fit mépriser ces détails opérationnels.

A la maison, dans la cuisine, les épingles noires représentant les forces de la Wehrmacht étaient sorties des limites Est de la carte murale. Grand-mère Lamblin restait de marbre ; ce n'est pas grave, disait-elle, les Russes ont encore des réserves dans l'Oural et ils finiront bien par les avoir. Les faits lui donnèrent raison.

Il faut dire que son moral était remonté au beau fixe depuis Avril 1942, grâce à l'évasion spectaculaire du Général Henri Giraud. L'ancien gouverneur de la place de Metz, un voisin en quelque sorte, était déjà admiré par ma grand-mère pour sa magnifique allure et son passé guerrier. Il devint le Dieu Mars de la famille Heissat. Je me demande, aujourd'hui, si ma chère grand-mère n'était pas un peu amoureuse du beau général.

Dans le même temps, nous notions avec une satisfaction perverse la relève des belles unités de la Wehrmacht par des réservistes qui étaient loin d'être des Adonis. Les nouveaux venus, souvent grisonnants, parfois rondouillards, n'avaient, à l'évidence, aucune prétention à jouer les Tarzans en uniforme. L'occupation prenait de l'âge et se faisait pépère, ce qui nous insuffla des audaces nouvelles. C'est ainsi que, sur les murs de la ville, apparurent les croix de Lorraine tracées à craie et surtout à la hâte (courage n'est pas déraison).

Toutefois, comme aujourd'hui, le mois de Juin se manifesta par de belles journées de chaleur et les angoisses du Bac. Vous le savez, je présentais, avec un certain nombre de copains, à la fois le Bac. Math et le Bac. Philo. J'eus la chance d'être reçu aux deux à la fois, mais tout à fait au ras du gazon.

Les vacances à Jeandelincourt m'ont offert trois mois de détente à la ferme de mon oncle Ernest. Chez lui, comme chez les autres paysans lorrains, le travail d'été commençait à 6 heures du matin. Le soir, en période de moisson, les hommes dételèrent à la nuit tombante avec le déchargement des dernières charrettes. C'était le rythme de travail de l'époque et, à vrai dire, je n'en ai pas souffert.

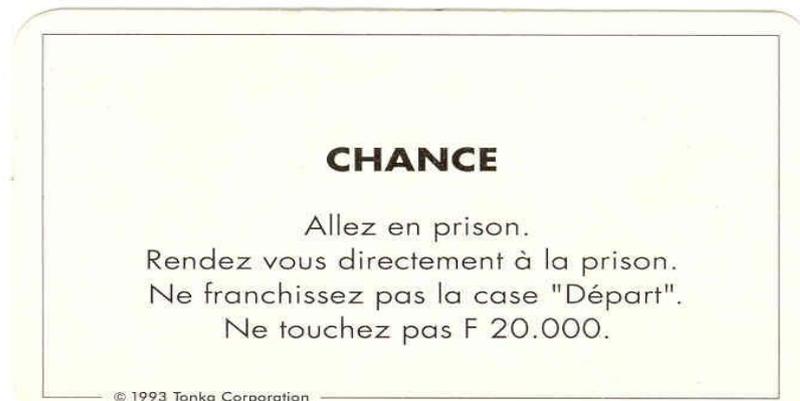
Par contre, Je ne savais vraiment pas quelle voie choisir à la rentrée d'Octobre 1942. Je pensais un peu à l'école de Géologie de Nancy, mais je penchais vers la solution la plus facile, celle d'intégrer la classe de Math-Sup au Lycée Poincaré ou encore de préparer l'école des Eaux et Forêts comme me l'avait suggéré mon dernier prof de Math. Pourtant, au fond de moi-même, je connaissais mes insuffisances dans le domaine scientifique et je savais que cette route n'était pas franchement la mienne.

Vers le 15 Septembre, j'ai reçu une lettre de Maurice Baïer qui m'annonçait la création d'une classe préparatoire à Saint-Cyr au Lycée de Nancy sous le couvert d'une préparation à H.E.C. Ma décision fut immédiate. Dès le lendemain, j'ai rejoint la capitale lorraine en vélo pour m'inscrire à la corniche Drouot (nom donné à la classe préparatoire de Saint Cyr du lycée de Nancy).

J'avais soif d'aventure. Un verre m'aurait suffi. J'allais en avoir à satiété, et même davantage ...

Les mémoires de Grand'Loup.

Personne, en ce temps-là, ne m'avait dit que les chemins "dits de la gloire" mènent parfois à la paille humide des cachots Par deux fois, le destin me réserverait la mauvaise case du MONOPOLY :



Octobre 1942, en route pour l'aventure !

A l'ouverture des classes, nous nous sommes retrouvés une bonne vingtaine d'élèves à la corniche Drouot. Quatre anciens, des redoublants venus de Paris, nous prirent en main pour le bahutage (bizutage) et l'initiation aux traditions. Le patron incontesté de notre groupe ce fut Barbé, un grand diable qui avait préparé et manqué le concours 1941 de l'Ecole Navale. Fort en gueule, athlétique, autoritaire, son gaullisme ardent mit le feu aux groupes des "cornichons lorrains". Le proviseur, Monsieur Fraïsse, un très grand seigneur de l'Education Nationale, avait pris de sérieux risques personnels en ouvrant cette classe préparatoire à H.E.C.

Coiffés du calot bleu et rouge des cornichons, nous défilions en chantant, un rien bravaches, dans la cour du Lycée, pour la plus grande joie des petites classes. Les profs laissaient faire et Barbé prenait de plus en plus d'autorité et d'initiatives.

Le 8 Novembre 1942, le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord provoqua une véritable explosion d'enthousiasme et alluma un immense espoir. Grâce à l'Armée d'Afrique, la France reprenait le combat au côté des alliés. A nos yeux, le pouvoir légitime était celui d'Alger. Avec une belle naïveté, nous imaginions que l'union sacrée s'était faite en Afrique du Nord.

Pour la plupart d'entre-nous, les études passaient définitivement au second plan. L'objectif unique, c'était de trouver une solution pour rejoindre la résistance intérieure ou l'armée régulière. Bientôt deux représentants de l'église Catholique vinrent donner une impulsion supplémentaire à notre engagement. Le jeune aumônier du Lycée prit l'initiative d'une marche nocturne de notre classe de Cyr depuis Nancy jusqu'à Notre Dame de Sion, haut lieu de pèlerinage lorrain, près de Thorey, cher à Lyautey. (Le Maréchal Lyautey, né à Nancy est mort à Thorey où il possédait son château familial). C'était un peu audacieux et surtout imprudent de faire cette démonstration à la barbe des occupants.

En Décembre, c'est le révérend père Toulemonde, un jésuite, qui rassembla les élèves des classes préparatoires aux grandes écoles (Cyr, X, O.N.F, etc...) dans une récollection de 48 heures. Son prône, résolument bleu-blanc-rouge insistait sur la nécessité de donner la priorité des priorités à l'engagement individuel dans une résistance active. Ce père courageux, arrêté par la Gestapo fin 1943, connut la déportation. Il en revint et survécut quelques années.

Les mémoires de Grand'Loup.

Cet appui moral apportait de l'eau au moulin de Barbé au moment où la bataille de Stalingrad sonnait le glas des conquêtes nazies.

Dès le mois de Janvier 1943, Barbé nous réunissait chaque semaine pour nous tenir au courant de ses recherches de filières vers l'Espagne. Début Février, il disparut.

Quelques semaines plus tard, ce fut au tour de Maurice Baïer. Fin Février, nanti de l'accord de mes parents et d'un viatique, je pris enfin mon départ accompagné d'André Gillet.

Je dois à la vérité de dire que c'est ma grand - mère qui, en patricienne romaine, emporta la décision en déclarant avec force: "Le petit a raison, il faut qu'il parte".



Je pris enfin mon départ en compagnie d'André Gillet dont les parents, boulangers à Metz, furent déportés à titre de sanction ...

Depuis que les allemands avaient occupé la zone libre en Novembre 42, les frontières artificielles de la ligne de démarcation avaient disparu. Nous pouvions donc, sans "ausweiss ", prendre le train vers le Sud. C'est ce que nous fîmes.

Nous sommes arrivés à Lyon sans aucune difficulté. Pour éviter les contrôles de la police, nous sommes allés chez nos amis de Tassin la Demi Lune.

L'un de nos tuyaux concernait un maquis alpin en formation. Il nous conduisit à un jeune chef d'entreprise lyonnais. Cet homme nous accueillit avec prudence et bienveillance. Il nous traita de jeunes fous et il n'avait pas tort. Il nous invita à remonter en Lorraine. (En fait, les maquis commenceront à se former au cours de l'été 1943, alimentés par les garçons fuyant le S.T.O. (Service du travail obligatoire en Allemagne au titre de la collaboration).

Nous disposions encore de deux autres informations.

Une mise en garde sur des contrôles fréquents entre Lyon et Avignon, nous a fait prendre, Dieu sait pourquoi, la direction de la ville du Puy où nous avons dormi à l'hôtel sans subir de vérifications policières. Ce détour par le cœur du massif central nous a permis d'arriver à Toulouse sans aucun problème.



¹ Gardes frontières dans la région de Gavarnie (Photos tirées du livre : La Pyrénées de la liberté, de madame Emilienne Eychenne , historienne due la Bigorre).

Les mémoires de Grand'Loup.

Le deuxième tuyau de notre ami Barbé s'attachait à la ville de Tarbes. Il s'avéra complètement bidon.

Enfin, la troisième information concernait Bayonne. En route, donc, vers Bayonne ! Le ciel s'étant dégagé, nous admirions, par la fenêtre du wagon, la muraille des Pyrénées entièrement enneigée en ces premiers jours de Mars 1943.

Mon ami Gilet fit alors une remarque pertinente : *"Eh bien, si nous devons traverser cette chaîne hors des routes, ce ne sera pas de la tarte ! Nos professeurs de géographie auraient pu nous le dire !"* Heureusement, personne ne nous lança dans cette périlleuse aventure hivernale.

Aujourd'hui, devenu pyrénéen d'adoption, je sais bien qu'entre Décembre et Mars, le franchissement à pied des Pyrénées est quasiment impossible.

Chemin faisant, nous fûmes intrigués par les passages fréquents des hommes en vert-de-gris et de la "feldgendarmarie" dans le couloir du wagon. André Gillet, se jeta à l'eau et s'ouvrit de l'objet de notre voyage auprès des passagères de notre compartiment. " Mes pauvres garçons, nous dirent-elles, quittez vite le train, car la gare de Bayonne fourmille de policiers allemands. Sans la carte spéciale " Zone Interdite ", vous serez ramassés".

C'est ainsi que nous sommes descendus à la gare de Guiche en fin d'après-midi. Nous avons marché jusqu'au village, perché sur une colline et nous avons frappé à la porte du presbytère. Le pauvre curé, complètement affolé, refusa d'ouvrir sa porte à des étrangers. Retour, donc à la case départ.

L'homme des chemins de Fer, patriote dans l'âme et de nature confiante, n'hésita pas une minute : " Vous prendrez le premier train demain matin et vous descendrez à la gare qui précède celle de Bayonne. Je vais vous enfermer dans la salle d'attente et, si les allemands passent, vous ne m'avez jamais vu. A pied, vous entrerez dans la ville sans contrôle ". *Ce que nous fîmes.*

C'est ainsi qu'en fin de matinée nous nous sommes présentés à Monsieur Tissot, propriétaire du Bazar de la gare de Bayonne. Ce brave homme nous accueillit avec un large sourire : " *Vous êtes venus au bon endroit. Dans deux jours vous passerez en Espagne par la filière des chemins de fer, j'en fais mon affaire.* "

Il nous fit monter au premier étage où nous fîmes connaissance de son épouse qui nous invita à passer à table. Tout s'arrangeait de manière merveilleuse, nous nagions dans le bonheur. Dans cette atmosphère euphorique et presque vacancière, nous étions plongés dans la lecture quand Madame Tissot remonta affolée " *Sauvez-vous vite, mon mari vient d'être arrêté par les allemands !* "

Complètement paniqués, André et moi, nous nous retrouvâmes sur le trottoir. Dans cette ville inconnue, objet d'une surveillance toute particulière de la police allemande, où pouvions nous aller? Honnêtement, nous avons perdu de notre superbe.

L'essentiel, dans un premier temps, était de s'éloigner du Bazar de la Gare. Nous avons donc repassé le pont sur l'Adour et, tout naturellement, nous sommes entrés dans la Cathédrale de Bayonne, havre de paix par excellence. Quand tout va bien, les relations avec le créateur sont assez distendues. Il en va tout autrement dans les moments difficiles. Les prières de l'enfance reviennent alors spontanément aux lèvres. Ce n'est pas très glorieux, mais c'est assez classique.

Les mémoires de Grand'Loup.

La nuit arrivant à grands pas, nous avons décidé de nous laisser enfermer dans la Cathédrale. Nous y passerions la nuit et il serait bien temps, demain, de prendre une décision. Nous étions assis, côte à côte, dans le fond de la nef, plutôt moroses, quand tout à coup, André GILLET se leva. " *Jean-Marie, je viens de me souvenir qu'un de mes frères" quatre bras "du collègue de Metz a été muté à Bayonne au début de 1940. Tu m'attends là, je vais de ce pas jusqu'à son collègue.*" ("frère quatre bras": religieux enseignant des écoles chrétienne).

La formule "attends-moi" avait quelque chose de comique dans notre situation mais j'avais complètement perdu le sens de l'humour. Je l'ai effectivement attendu avec la fébrilité que vous imaginez. Il revint au bout d'un siècle, le visage épanoui. " *Viens, tout baigne, le frère Bernard nous attend.* "

Pendant dix jours, nous avons vécu secrètement dans sa pauvre petite chambre car il ne voulait pas impliquer sa hiérarchie dans cet accueil risqué.

Il nous trouva enfin une famille refuge que je n'ai pas assez remercié après la guerre. Jeunes parents, ils avaient deux petites filles et ils prenaient donc des risques que peu de français auraient acceptés. Au bout d'une huitaine, Madame SPREAFICO, dont ma mémoire vient enfin de retrouver le nom, avait rétabli le contact avec une filière des chemins de fer : " *Nous entrerons dans la gare par une petite porte non gardée, vous me suivrez à une dizaine de mètres. Je m'arrêterai devant une motrice électrique. Vous traverserez le premier wagon et vous descendrez à contre-voie. Vous monterez dans le poste arrière de la motrice.*" Ce qui fut dit, fut fait.

Par la fenêtre, nous regardions défiler le magnifique paysage de la côte basque éclairé par un pâle soleil de fin d'après midi.

Arrivés à Hendaye, nous descendîmes de la locomotrice et fûmes accueillis par deux cheminots qui nous annoncèrent, désolés, que notre aventure finissait en gare d'Hendaye. La GESTAPO avait arrêté deux de leurs camarades le matin même et il fallait mettre les voiles. C'était la consternation. Le mot est faible.

" Où est l'Espagne ? " demanda GILLET.

" Là, à 400 mètres de vous, c'est la rivière qui forme frontière. Elle est bordée par une route. Si vous voulez prendre le risque, je vous prête à chacun un brassard des chemins de fer pour passer devant le poste de garde. Vous me suivrez et je m'arrêterai devant une maison où vous pourrez vous abriter pour la nuit ". Nous acceptâmes, cela va de soi.

En passant devant les sentinelles allemandes, nous serrions les fesses et le cœur battait la chamade. Cela va également de soi ! La fameuse maison, nous l'avons retrouvée lors d'un voyage souvenir avec André Gilet. Elle est située à quelques centaines de mètres à l'Ouest du pont autoroutier sur la BIDASSOA. Elle était habitée par un vieux pêcheur ivrogne que notre présence ne sembla ni gêner ni intriguer.

Dans la matinée, nous avons observé, depuis la fenêtre, le passage des patrouilles allemandes. A 50 mètres de l'autre côté de la route, nous regardions avec envie la BIDASSOA et, au loin, la ville d'IRUN. A midi, les ouvriers et ouvrières des conserveries envahirent la route. Une patrouille allemande avec ses chiens venait de passer, nous disposions donc, en principe; d'une bonne demi-heure.

" Allez, GO ! " Nous avons traversé la route de BEOBIE, le jardin de la villa d'en face et, sans hésiter, nous avons sauté dans le lit de la rivière.

Les mémoires de Grand'Loup.

Nous nous sommes retrouvés enfoncés dans la vase jusqu'aux genoux. La marée était basse. En Lorraine, ce genre de phénomène nous était inconnu ! Arrivés enfin à l'eau, nous avons effectué les premières brasses libératrices malgré le poids des grosses godasses et des vêtements que nous n'avions pas pris le temps d'enlever. Les quelques 50 mètres furent franchis dans une sorte de rage.

Arrivés sur la berge espagnole, nous avons regardé une dernière fois la rive française avec la satisfaction que vous pouvez deviner. Nous nous mîmes en route à travers champs.

Nous rencontrâmes un ouvrier agricole qui nous fit signe de le suivre. " *C'est notre journée de chance !* " s'exclama André, au moment même où nous sommes tombés sur deux gardes civils paisiblement assis dans un fossé.

Après un passage au commissariat de police d'IRUN, les deux gardes civils nous conduisirent alors vers la France. Panique à bord !

Nous sommes ainsi arrivés au pont international d'HENDAYE, celui qui est parallèle au pont de chemin de fer. Arrivés à quelques mètres de deux sentinelles allemandes impassibles, André et moi, nous n'osions plus nous regarder. (En France, on nous avait dit que les autorités espagnoles, parfois, remettaient les évadés à la WEHRMACHT).

C'est alors que nos gardiens nous firent entrer dans une sorte de cabine, placée sur le pont, où trônait un fonctionnaire espagnol.

Celui-ci nous prit nos papiers et notre argent et nous remit un reçu établi en bonne et due forme.

" OUF ! " Nous n'en croyions pas nos yeux. La situation était assez comique, car cette scène se déroulait sous les yeux des deux allemands qui paraissaient s'en moquer comme de leur première culotte. Des bovidés !

Nous voilà repartis vers IRUN ; toujours escortés par nos deux gardes civils. Ils nous remirent à la prison de la ville qui était un des rares bâtiments intacts au milieu d'un quartier en ruines, suite aux combats de la guerre civile.

Jamais on ne vit prisonniers entrer aussi joyeusement dans un cul-de-basse-fosse.

Cette fois, l'aventure était bel et bien commencée !

